

Les nouvelles formes de médiation du patrimoine environnemental en contexte saharien

Les « bains de sable » ou l'immersion climatique

Marie-Luce Gélard

Volume 38, numéro 1-2, 2016

Créativité et médiation en tourisme et en patrimoine
Creativity and mediation in tourism and heritage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041592ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041592ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gélard, M.-L. (2016). Les nouvelles formes de médiation du patrimoine environnemental en contexte saharien : les « bains de sable » ou l'immersion climatique. *Ethnologies*, 38(1-2), 171–193. <https://doi.org/10.7202/1041592ar>

Résumé de l'article

Dans ce texte, je propose de détailler les différentes créations, inventions et re-créations d'activités autour du patrimoine environnemental saharien afin de pallier la baisse notoire des pratiques du tourisme du désert depuis la crise économique de 2007, les « printemps arabes » et les récents attentats dans le Maghreb et en Europe. Quelles sont les implications locales et relationnelles de ce déplacement d'une offre touristique internationale en direction d'un tourisme intra-national aujourd'hui en pleine expansion ? Ce tourisme du désert devenu « tourisme thérapeutique » métamorphose littéralement la région saharienne du Sud-Est marocain durant les mois d'été par la pratique quotidienne des « bains de sable ».

LES NOUVELLES FORMES DE MÉDIATION DU PATRIMOINE ENVIRONNEMENTAL EN CONTEXTE SAHARIEN

Les « bains de sable » ou l'immersion climatique¹

Marie-Luce Gélard

*Université Paris Descartes
Institut universitaire de France*

Depuis le début des années 1980, la région saharienne de Merzouga dans le Tafilalt marocain (Figure 1) est l'objet d'une importante fréquentation touristique. L'ancienneté de ce tourisme dit « de désert » est un fait remarquable. En effet, malgré une absence d'infrastructures (ni eau courante, ni électricité, ni route asphaltée jusqu'au milieu des années 2000), l'offre s'est développée dans cette région pourtant peu accessible. Durant près de 30 ans, le tourisme a fait les beaux jours de nombreux Merzougui². Ces derniers appartiennent à la tribu berbérophone³ des Aït Khebbach (confédération des Aït Atta), anciens nomades caravaniers qui se sédentarisent progressivement au début du XX^e siècle. Encouragée par la colonisation française, par l'Etat marocain puis contrainte par les sécheresses endémiques des années 2000, la sédentarisation de la tribu est aujourd'hui quasiment complète.

Merzouga (Figures 2 et 3) est le plus grand village de sédentarisation des Aït Khebbach qui ont su très vite s'adapter à une demande touristique alors exclusivement occidentale et en pleine expansion jusqu'en 2007/2008. Le premier lieu d'accueil touristique se situait à une dizaine de kilomètres du village, au bord de l'erg Chebbi. Quelques tentes installées à même le sable étaient proposées à des groupes de touristes venus vivre l'expérience de la « vie dans le désert ». La réception de groupes arrivés en 4 x 4 de la

-
1. Je remercie les relecteurs de ce texte pour leurs précieuses remarques et commentaires.
 2. Littéralement : habitants de Merzouga.
 3. Population dite « berbère », le nom Amazigh, Imazighen au pluriel, est utilisé en langue tamazight pour s'auto-désigner.



Figure 1. Localisation de la région de Merzouga, Sud-Est marocain.



Figure 2. Vue générale du village de Merzouga et des dunes de l'Erg Chebbi
© Marie-Luce Gélard, décembre 2010.



Figure 3. Intérieur du village de Merzouga, © Marie-Luce Gélard, décembre 2010.

ville d'Erfoud, située à 55 km de piste, à l'initiative d'agences touristiques, s'est ensuite développée de façon exponentielle sur une période de plus de 40 ans. La fréquentation d'individuels s'est également accrue. Aussi, on compte aujourd'hui tout au long de l'erg près d'une soixantaine d'auberges⁴ qui offrent une grande variété de conditions d'hébergement allant d'une simple chambre aux suites les plus luxueuses. Certaines disposent d'une piscine, un argument devenu indispensable pour augmenter les chances de fréquentation par une clientèle occidentale. Il faut imaginer la rapidité de développement de ce tourisme devenu en moins de dix ans, un presque tourisme de masse favorisé par la construction d'une route asphaltée reliant désormais le village de Merzouga à l'agglomération de Rissani en 2003/2004 ainsi que par l'adduction d'eau courante la même année. Ces deux phénomènes ont permis un réel désenclavement de la région.

La mise en valeur d'un patrimoine environnemental et culturel

Avant sa massification, l'offre touristique proposée s'orientait essentiellement autour d'une polarisation entre l'environnement saharien

4. C'est l'appellation usitée localement pour décrire les installations hôtelières.

(les dunes de sable) et les références à la « culture nomade ». Je n'aborderai pas ici l'étude attentive des offres touristiques des agences de voyages locales qui organisent un transport en 4x4 pour admirer le lever et le coucher du soleil sur les dunes, du fait de la brièveté du passage des touristes et des contacts restreints entre ceux-ci et les habitants. Relevons cependant l'importance de ces migrations quotidiennes, qui permettent, encore aujourd'hui, aux plus jeunes de vendre fossiles⁵ et minéraux, chèches, dromadaires confectionnés à l'aide de fil de fer, etc. Autrefois dévolus aux seuls jeunes hommes qui pouvaient se déplacer en bicyclette entre le coucher et le lever du soleil, sur plusieurs dizaines de kilomètres, pour rejoindre les groupes de touristes ; ce sont parfois aujourd'hui des garçons et des fillettes qui effectuent ces ventes lorsque les touristes viennent à proximité du village ou dans les hameaux voisins. En effet, jusqu'au début des années 2000, les infrastructures touristiques étaient toutes éloignées du village⁶. Il n'y avait que peu de contacts entre les villageois ne travaillant pas dans des hôtels et les touristes de passage. Une fermeture relative qui est toujours souhaitée par beaucoup de Merzougui.

L'offre touristique des auberges s'articule autour de deux thématiques : le sable et la rencontre d'une « culture nomade ». L'attraction voire la fascination pour les dunes de l'Erg Chebbi a fait de la région de Merzouga, l'une des régions touristiques incontournables du Sud marocain⁷. Bien moins fréquentée cependant que les stations balnéaires de la côte Atlantique comme Agadir dédiée au tourisme de masse depuis des décennies⁸.

-
5. Les marbres d'Erfoud sont des roches calcaires bleutées ou rouges contenant en abondance des fossiles marins de l'Ere Primaire : des goniatites (coquille enroulée) et des orthocères (coquille droite). Les fossiles sont intimement liés à la roche et donc difficiles à dégager. Le choix a été fait de les cerner et de les polir. Ils montrent ainsi leur architecture interne. Les marbres d'Erfoud sont célèbres dans le monde et bien connus des géologues car les gisements primaires y sont très riches en fossiles dont des goniatites qui permettent de dater les roches qui les contiennent. Les objets en marbre d'Erfoud sont multiples allant de la pièce d'ameublement (<http://www.fossilsland.com/>) à de simples petites pierres pouvant être vendues facilement (pendentif, presse-papier, etc.).
 6. On relève quelques auberges ou maisons d'hôtes à l'intérieur du village, pour la plupart tenues par des étrangers (Espagnols ou Français).
 7. La région de M'hammid dans la vallée de Zagora plus à l'ouest, dispose également de formation dunaire mais de plus petite dimension (Erg Chegaga). Les conditions politiques et sécuritaires du Sahara et d'une partie du Sahel font de la région de Merzouga l'un des accès touristiques sahariens contemporains les plus fréquentés.
 8. Rappelons l'ambition affichée du royaume marocain de devenir le premier pays touristique d'Afrique.



Figure 4. Bivouac d'une auberge, Erg Chebbi. © Marie-Luce Gélard, avril 2013.

Dans le « désert », les touristes viennent pour marcher dans les dunes, bivouaquer dans l'oasis de Bou Ichniune⁹, ou faire une promenade en dromadaire. Pour les habitants de la région le tourisme représente leur ressource financière la plus importante. Les acteurs locaux de ce tourisme sont nombreux : personnels des auberges, guides, chauffeurs de 4x4,

9. Il s'agit d'une oasis « sauvage », un espace pourvu de palmiers dans lequel on trouve de l'eau en creusant le sable à 20 cm de profondeur. Les Ait Khebbach expliquent qu'il s'agissait d'un espace abrité, sorte de cuvette entre les dunes, où les nomades de passage en mangeant des dattes et en y laissant des noyaux ont créé ce lieu. Cet espace relativement restreint, une centaine de mètres carrés, n'appartient à personne et est exploité à des fins touristiques depuis le milieu des années 2000. Avec le développement du tourisme à Merzouga, les bivouacs ont dû se déployer tout autour de la frange est de l'Erg Chebbi pour offrir des conditions plus confortables et pour devenir parfois des espaces aménagés par les auberges au profit de leur clientèle sous la forme de campements organisés (Figures 4 et 5).



Figure 5. Autre bivouac installé à quelques centaines de mètres du précédent, Erg Chebbi.
© Marie-Luce Gélard, avril 2013.

chameliers, boutiquiers, etc. Les activités proposées sont variées. Elles relèvent d'une utilisation directe de l'environnement naturel et des occupations humaines : promenades et randonnées dans les dunes et au sein de la palmeraie du village avec explication des règles complexes de l'irrigation et des droits d'eau ; lecture des traces et empreintes végétales et animales laissées dans le sable ; lever et coucher du soleil, visite du lac temporaire (dayet Srij) et observation des oiseaux migrateurs (flamands roses), capture de petits animaux : lézard, renard des sables, etc. Dans toutes ces activités l'inventivité et la créativité du guide-accompagnateur sont conséquentes. Ce dernier saura aussi bien sûr adapter son discours à sa clientèle en fonction des attentes. Il existe autant de formules que de rencontres entre des touristes et leur guide, rares sont en effet les voyageurs qui viennent sans demandes d'activités particulières. Jusqu'à l'arrivée de l'asphalte, Merzouga n'était accessible que par des pistes médiocres ce qui nécessitait soit un acheminement par les véhicules tout-terrain des agences de voyage, soit l'accompagnement par un « guide »¹⁰ jusqu'à destination. Quelques touristes seulement s'aventuraient seuls. Le nombre de pistes, la proximité avec l'Algérie voisine (quelques kilomètres) et les risques

10. Il s'agit des fameux « faux guides » que l'Etat a tenté de contrôler durant des années avant que la route ne devienne viable, permettant aux voyageurs d'arriver par leurs propres moyens.



Figure 6. National Park de Great Sand Dunes, Colorado (USA). © Marie-Luce Gélard, juillet 2016.

d'ensablement effrayaient la plupart des voyageurs qui préféraient être accompagnés pour effectuer les 50 km de piste (parcourus en près de deux heures). Ces guides improvisés touchaient d'importantes commissions de la part des auberges où les touristes étaient déposés. Il y aurait beaucoup à dire sur ces systèmes de commissions, sur les relations et les hiérarchies qui se sont développées durant des années mais c'est là un autre sujet.

La seconde exploitation de l'environnement naturel nécessite un moyen de transport de type 4x4 ou d'un quad pour se déplacer dans les dunes. Il s'agit de « labourer les dunes » comme disent certains Merzougui, une façon de qualifier cette activité d'inutile voire d'absurde. Cela concerne aussi l'utilisation du ski et du snowboard¹¹ pour descendre les pentes des plus grandes dunes (Figures 6 et 7).

C'est ensuite la mise en scène de la « culture nomade » qui est utilisée pour distraire les touristes avec des activités là encore très variées et qui se modifient régulièrement : la cuisson du pain dans le sable, le port du voile de tête (chèche), le thé pris sous une tente, le « frigo berbère » (système

11. La pratique du « Sandboarding » dont il est question depuis quelques années dans d'autres déserts, n'est pas très développée à Merzouga, elle fait plutôt partie des curiosités. Les touristes s'amuse à voir des planches et des skis plantés dans le sable. Elle semble plus courante aux USA, Great Sand Dunes, Figure 6 (Colorado), en Namibie (Swakopmund) et en Allemagne (Hirschau).



Figure 7. Skis de fond posés devant un bivouac, © Marie-Luce Gélard, avril 2013.

de refroidissement éolien des boissons), la « pizza berbère »¹² à Rissani avec visite du souk saharien¹³, la rencontre avec des nomades, la visite du village

12. Dénommée « pizza berbère » pour les besoins du folklore, il s'agit de pain agrémenté de viande et de graisse que l'on prépare pour le cuire à la boulangerie de Rissani. Seule la forme rappelle celle d'une pizza. Dans le quotidien, le « pain de l'intérieur » (*aghrum n-agnsu*) est préparé avec des morceaux de graisse de mouton, des carottes et des oignons râpés cuits entre deux pains. C'est un plat très économique et rapide à préparer puisque les familles à Merzouga fabriquent quotidiennement leur pain dont la cuisson est faite dans des fours collectifs.
13. Rissani se situe à l'emplacement de l'ancien royaume de Sijilmassa, l'un des premiers endroits d'exercice du commerce saharien. Il s'agit de la plus ancienne fondation musulmane au Maghreb après Qairouan. Jusqu'à la fin du XI^e siècle, la ville est gouvernée par des dynasties *imaxighen* (berbères). L'actuelle ville de Rissani dispose d'un des plus grands marchés sahariens du Sud marocain, trois jours par semaine.

dit « des Noirs » de Khamlia. Autrefois acteurs des parcours transsahariens et membres d'une puissante tribu guerrière les Aït Khebbach ont très tôt « utilisé » des esclaves. Leur fonction principale consistait à mener en pâture les troupeaux de dromadaires et de chèvres. On estime généralement que la traite a duré du XVIII^e au XX^e siècle (le dernier marché attesté au Maroc date de 1920). L'affranchissement des esclaves a été tardif, vraisemblablement dans le courant des années 1950. Dans les années 1970, le chef de la tribu exigea que l'on attribue des terres aux familles des anciens esclaves afin qu'ils puissent les cultiver. Ainsi, à proximité de Merzouga il existe un petit village, Khamlia, habité majoritairement par les descendants des esclaves de la tribu, village devenu à ce titre une « attraction touristique ».

D'autres activités sont aussi proposées qui illustrent l'ingéniosité des nomades pour dominer un environnement naturel perçu le plus souvent par les voyageurs comme particulièrement hostile. On pourrait faire l'inventaire des offres et des adaptations constantes en fonction des nouveautés et des évolutions de la demande touristique, plus intéressant est de relever une forme originale de tourisme intra-national, un tourisme de l'intérieur qui n'a pas encore été l'objet d'études spécifiques : « les bains de sable », qui souligne l'importance de la mise en avant d'un patrimoine environnemental.

En effet, si le « tourisme de désert » a été étudié, il l'a surtout été en lien avec les théories développementalistes, insistant sur les dégâts causés aux écosystèmes¹⁴, la pollution, ou la mauvaise gestion des déchets (Picon-Lefebvre et Chaoui, 2012; Unesco, 2003; PNUE, 2006). Il est rarement l'objet d'une étude endogène, articulant les pratiques locales et les représentations induites par ces mêmes pratiques, à l'exception de quelques travaux (Boulay, 2006 ; 2009 ; Grégoire, 2006). Or, il apparaît important d'analyser ce tourisme intérieur, local et presque exclusivement intra-national, une nouvelle forme de tourisme saharien.

Les « bains de sable » une nouvelles forme de tourisme endogène : invention, réinvention ou création ?

L'apparition de ces nouvelles formes de tourisme créatif/inventif par une immersion active, au sens propre et au sens figuré, les « bains de sable », fait suite à une importante diminution du tourisme international depuis le milieu des années 2000. J'entends par « créatif » non pas un tourisme créateur, dans

14. La presse marocaine évoque souvent le tourisme dit « sauvage » des Occidentaux qui dégradent les lieux avec leurs véhicules tout-terrain. Une réalité contemporaine qui s'est développée avec l'utilisation des quads.

le sens d'une production artistique, (C. Richards & C. Raymond, 2000)¹⁵ mais la créativité, l'inventivité des populations pour concevoir une « offre » touristique nouvelle laquelle engendre une expérience spécifique et une mise en exergue de la culture et/ou du patrimoine local. Il n'est pas non plus question « d'une invention de la tradition », expression phare des années 1980 (Hobsbawm et Ranger, 1983), mais bien plutôt d'une appropriation positive, par les populations locales, de leur environnement saharien longtemps marginalisé. L'invention est ici une création collective qui va puiser ses ressorts dans le registre traditionnel de la culture saharienne. Ce texte propose une illustration de cette question particulière des formes du tourisme intérieur. En effet, si la littérature sur le corps et les pratiques touristiques est abondante¹⁶, les formes de tourisme endogène restent peu analysées dans les espaces sahariens où, comme je l'ai déjà évoqué, seul le tourisme en provenance de l'Occident a été l'objet d'études.

Plusieurs facteurs expliquent la chute soudaine de la fréquentation touristique à Merzouga : la crise économique de 2007 qui a amorcé la baisse des séjours des voyageurs, le contexte politique des « Printemps arabes » et enfin les attentats de 2011 à Marrakech et plus récemment l'assassinat d'un randonneur français en Algérie en 2014, l'attaque contre un hôtel de Sousse en Tunisie en 2015 puis l'attentat du musée du Bardo la même année. Bien que le Maroc soit le pays du Maghreb le moins touché par la réduction de la fréquentation touristique internationale, celle-ci est manifeste, la fascination pour les espaces désertiques a fait place à la peur d'un Sahara « djihadisé ». Les fantasmagories occidentales se succèdent dans ce lieu...

Tourisme thérapeutique, tourisme de santé, ou « sablo-thérapie » ?

Les habitants de Merzouga qui vivaient jusqu'alors des revenus d'un tourisme international en très forte baisse, se sont donc adaptés, créant un tourisme thérapeutique spécifique, celui des « bains de sable ». La pratique

15. "Tourism which offers visitors the opportunity to develop their creative potential through active participation in courses and learning experiences which are characteristic of the holiday destination where they are undertaken" (G. Richards et C. Raymond C., 2000 : 18). En 2007, Raymond modifie quelque peu la définition de ce tourisme créatif : "A more sustainable form of tourism that provides an authentic feel for a local culture through informal, hands-on workshops and creative experiences. Workshops take place in small groups at tutors' homes and places of work; they allow visitors to explore their creativity while getting closer to local people" (C. Raymond, 2007 : 145).

16. Compte tenu de la profusion de références, je renvoie aux analyses les plus récentes sur le corps et les pratiques touristiques. Voir notamment Coëffé *et al.* (2016).

reste majoritairement sinon exclusivement intra-nationale et de ce fait n'entre pas dans les nouvelles tendances d'un tourisme mondial, auquel la grande majorité des Marocains n'ont pas accès.

Voyons en quoi consiste ces « bains de sable ». Il s'agit par l'immersion du corps dans le sable brûlant, aux heures les plus chaudes, de guérir différents maux : rhumatismes, douleurs articulaires, paralysie, etc. Le procédé doit s'effectuer durant plusieurs jours consécutifs, aussi la pratique s'apparente-elle à une cure.

Le curiste est accompagné d'un aide (une aide s'il s'agit du femme) chargé de lui trouver un endroit propice à la pratique, pas trop loin du village car les déplacements à pied doivent être réduits compte tenu des températures, et où le sable soit propre. Le sable de Merzouga est considéré comme le plus adapté à la pratique du fait de ces caractéristiques physiques, il est constitué de grains ronds, homogènes et qui ne laissent pas de marques sur la peau car il ne contient pas d'argile¹⁷. C'est un sable « propre » par excellence, expliquent les Aït Khebbach.

L'aide (littéralement « celui qui enterre » *ouda-igsawn*) se charge de creuser une légère dépression à la surface du sable, dans laquelle le curiste va s'allonger après avoir retiré ses vêtements. On parle de « trou ou de creux » (*tahbucht*) et l'accompagnateur est payé au nombre de trous effectués. Le curiste est ensuite recouvert de sable jusqu'à la poitrine (Figures 8 et 9). On ne dépose pas de sable au-dessus de la région cardiaque. La durée de l'immersion dépend de différents facteurs (habitude du curiste, état de santé, etc.) mais elle n'excède pas 20 minutes dans les conditions les plus chaudes. La température du sable en surface avoisine les 80° C et la température à l'ombre varie entre 42 et 48° C. Une fois allongé et recouvert de sable, le curiste ressent une intense pression, celle du poids du sable et de la chaleur conjugués. Souvent, les pratiquants disent ressentir l'accélération de leur circulation artérielle. La sudation est abondante, le sable pouvant être mouillé sur plusieurs centimètres d'épaisseur lorsque le curiste se dégage. C'est le but recherché, celui d'une absorption de l'eau contenue dans le corps, plus précisément dans les os, laquelle est considérée comme responsable des rhumatismes. Dès sa sortie, l'aide doit immédiatement couvrir le curiste d'une couverture afin d'éviter une trop grande différence de température et un refroidissement rapide par évaporation de la sueur recouvrant le corps. Il va ensuite s'allonger et se reposer à l'intérieur de l'habitation qu'il occupe. Il est fréquent de voir en été le village traversé par

17. Le linge y est parfois mis à sécher ainsi que tapis et couvertures.



Figure 8. Immersion dans le sable, Taqucht, © Marie-Luce Gélard, juillet 2008.



Figure 9. Le sable n'est pas déposé au-dessus de la région cardiaque.
L'aide se protège de la chaleur : masque, chèche et chaussettes tout en surveillant la curiste,
Taqucht, © Marie-Luce Gélard, juillet 2008.

des curistes hommes et femmes recouverts de leurs couvertures, impression visuelle pour le moins surprenante compte tenu des températures¹⁸.

Les curistes sont des urbains majoritairement arabophones¹⁹ vivant dans les principales villes du nord du royaume, ainsi que des émigrés installés en Europe qui souffrent, disent-ils, de l'humidité du climat. Humidité considérée comme responsable de nombreux maux du corps que les « bains de sable » vont contribuer à guérir. La perception des désordres intérieurs du corps (lombalgies, rhumatismes, asthme) est associée à une vie urbaine où l'environnement est perçu négativement : humidité, pollution, mauvaise nourriture. Face à ces désordres le désert est pensé comme le lieu par excellence de guérison des corps meurtris par une valorisation environnementale de l'espace saharien distribuant le chaud et le sec²⁰.

Cette valorisation est doublement intéressante car elle induit une modification notable des hiérarchies habituelles dans lesquelles les ruraux sont l'objet d'un relatif mépris de la part de certains urbains et cela d'autant plus qu'il s'agit de populations nomades. Cette inversion progressive de l'image de l'autre est exemplaire. Elle correspond aussi à une revendication récente qui passe par l'affirmation d'une culture saharienne.

La médiation environnementale au service du tourisme thérapeutique

Comme précédemment énoncé, les ressources de la majorité des habitants de Merzouga sont liées au tourisme international sous des formes multiples, tourisme de désert, tourisme de masse et désormais « tourisme thérapeutique » ou « tourisme de santé ». Ce dernier est devenu en moins d'une dizaine d'années une source de revenu très importante qui vient aujourd'hui compenser la baisse brutale de fréquentation étrangère. Il convient de bien comprendre que les émigrés, tous Marocains, qui pratiquent ces bains de sable ne sont pas les acteurs habituels du tourisme de désert, plutôt réservé aux Occidentaux. Aussi, il s'agit de la part des populations locales d'une création, d'une invention d'une pratique destinée à pallier cette notable baisse de fréquentation touristique internationale au Sahara.

Durant près de 4 mois de juin à septembre, le village de Merzouga est

18. L'été, la température nocturne ne descend pas en dessous de 35°C.

19. Certains berbérophones de l'Atlas viennent depuis des années faire des bains de sable mais leur nombre reste marginal.

20. Pour plus de détails voir M.-L. Gélard (2016).

métamorphosé par l'afflux de curistes. C'est aussi le cas du village voisin de Hassilbyeb. Il est difficile de fournir une évaluation chiffrée du nombre de curistes, c'est l'activité économique (commerces, restaurants, etc.) qui en reflète l'ampleur. En 2014, on relevait la présence de plusieurs dizaines de bouchers alors que trois suffisaient en basse saison. On notait l'ouverture de petits restaurants proposant des grillades ou de la soupe d'orge, des vendeurs de jus d'orange frais, des herboristes (venus de l'agglomération voisine de Rissani²¹), des marchands de beignets, de pain, de gâteaux. Bref, toutes les activités du commerce de bouche que l'on trouve dans les grandes villes. L'importation massive de ces activités durant tout l'été au sein du village est aussi, pour les habitants, un moyen de montrer leur capacité d'adaptation et d'accueil, eux encore souvent considérés comme des « campagnards », des « bledards », des « sahraouis ». Les urbains découvrent qu'ils ne vont manquer de rien... et sont souvent très surpris.

Ainsi, par exemple, la pratique du hammam fort développée en milieu urbain et périurbain est absente dans les villages sahariens de la région. Depuis quelques années, et en raison de l'affluence des curistes urbains, un hammam saisonnier s'est installé au centre du village. Le bain apparaît ici pour les curistes comme l'expression de la « culture citadine »²². Plusieurs explications peuvent être fournies concernant l'absence habituelle de hammam. Il faut en effet une masse considérable de bois pour chauffer l'eau, lequel est évidemment rare dans l'environnement saharien. Il est de plus vraisemblable que la cause soit liée aussi à des pratiques distinctives où l'eau n'est pas valorisée de la même manière. En effet, dans l'univers saharien considéré, le chaud et le sec orientent les registres du bien être. Et, de fait, c'est la pratique du hammam sans eau, sorte de bain de vapeur qui est privilégiée²³.

D'autres créations de commerces et d'échoppes provisoires se

-
21. Les herboristes de Rissani ont une réputation nationale en matière de pharmacopée traditionnelle.
 22. Voir l'étude des pratiques distinctives entre Arabes et Berbères proposée par O. Carlier (2000).
 23. Ce sont surtout les femmes qui prennent des bains de vapeur, lesquels sont très économes en eau. Cela consiste à s'installer sous une bâche en plastique suspendue à un trépied sous laquelle une large bassine de fer est remplie de quelques litres d'eau bouillante. Un tabouret est posé dans la bassine sur lequel on s'assoit. La vapeur s'échappe de l'eau et la bâche en plastique disposée en plein soleil pérennise la production de chaleur par effet de serre. Le savonnage, la friction de la peau pour en éliminer les impuretés sont pratiqués comme au hammam, mais de manière strictement individuelle.

développent chaque année au gré des « modes » des villes voisines (Rissani et Erfoud), la plupart des villageois y participent et bénéficient de retombées économiques notables. L'investissement est minimal et tous peuvent s'improviser vendeurs pour quelques mois ou quelques jours.

On assiste donc à une modification conséquente de la physionomie du village, d'autant que les curistes viennent aujourd'hui en famille pour plusieurs jours parfois semaines consécutives. Beaucoup arrivent avec leur véhicule²⁴ ce qui contraint à modifier les règles de circulation à l'intérieur du quartier rassemblant les commerces de Merzouga qui serait, sans cela, totalement paralysé par l'afflux de voitures. Posséder une voiture pour les villageois, comme pour beaucoup de Marocains, reste rare et réservé aux plus fortunés.

La présence des curistes a aussi engendré des modifications de l'habitat et une forte urbanisation. En effet, pour répondre au besoin d'hébergement durant la période estivale, beaucoup ont construit des pièces adjacentes à leur habitation, et plus tard de petites annexes à proximité ou dans leur propre cour intérieure. Les constructions au sein des villages et les différentes appropriations foncières sont d'une grande complexité. Ce n'est pas un phénomène propre à la région mais dans cet espace longtemps demeuré à l'écart et délaissé par l'état²⁵, la question des constructions sans autorisation est d'une ampleur manifeste²⁶. Aussi, afin de pouvoir développer les offres d'hébergement des curistes, la construction à l'intérieur de sa propre maison ou la modification de l'habitation elle-même est devenue courante. Les grandes habitations²⁷ ont été divisées en plusieurs parties permettant de louer des chambres aux curistes ou des petits appartements. La manne financière tirée de cet hébergement est très importante d'autant qu'elle peut ne rien coûter en investissement, il n'est pas besoin de meubler ou d'offrir un confort particulier. A titre indicatif, la location d'une chambre pour une nuit s'élève à environ 200 Dh, une maison à 500 Dh, les curistes

24. Les curistes Marocains sont en général des Marocains aisés.

25. L'électrification, l'accès à l'eau courante et à une route asphaltée ne sont effectives qu'au milieu des années 2000. Merzouga et sa région demeurent très enclavées.

26. À cela s'ajoute la proximité de la frontière algérienne et la nécessité d'occuper le territoire.

27. Dans la plupart des familles, c'est le modèle élargi qui prédomine, les hommes mariés vivent sous l'autorité de leur père. Si aujourd'hui beaucoup de couples aspirent à vivre seuls dans leur maison, cela reste difficile tant que le père ou la mère sont en vie. Cette configuration familiale a imposé des maisons vastes, avec des espaces multifonctionnels, et de très nombreuses grandes pièces.

y demeurant plusieurs jours d'affilée, le gain est substantiel²⁸.

Contrairement à l'usage, le village de Merzouga n'est pas clos sur lui-même, il ne possède ni mur d'enceinte ni barrière protectrice, les maisons sont très éloignées les unes des autres, donnant un mitage très dispersé, bien différent de l'habitat montagnard regroupé et souvent protégé à l'image de l'Atlas marocain. Ces distinctions résultent de l'ancien mode de vie nomade (village de sédentarisation construit progressivement). Aussi, l'appropriation des terres pour étendre les habitations et construire des chambres à louer pour les curistes s'est développée de façon exponentielle, on assiste même à un phénomène de con-urbanisation²⁹ entre Merzouga et le hameau voisin de Takucht situé à quelques centaines de mètres plus au nord. C'est dire le nombre de curistes venus pratiquer les « bains de sable ». Durant l'été 2014 et l'été 2015 il était difficile de trouver une seule chambre libre à Merzouga !

Pour bien comprendre ce phénomène d'expansion des « bains de sable », il convient de revenir sur la genèse du phénomène.

Les « bains de sable » : une création ?

La pratique des « bains de sable » à Merzouga est ancienne mais elle s'est très longtemps limitée à un usage réduit à quelques dizaines de curistes. J'ai pu en observer les débuts dès le milieu des années 1990, à cette époque les « bains de sable » semblaient générer plus de tensions que d'attrait. En effet, durant l'été, le quartier des commerces de Merzouga se voyait soudain investi par des hommes (étrangers au village) qui venaient pratiquer des « bains de sable ». On pouvait alors observer un certain mécontentement de la part des habitants en raison des perturbations engendrées par leur présence. J'ai souligné le cloisonnement des relations entre villageois et touristes occidentaux facilité par les distances séparant les auberges de la vie au village. Mais, les premiers curistes des années 1990 louaient des chambres au sein des maisons du village et y vivaient seuls³⁰. A l'époque Merzouga ne disposait pas d'eau courante, les hommes en cure devaient aller eux-mêmes chercher de l'eau à la source, et perturbaient ce lieu alors exclusivement féminin. Les femmes voyant arriver un de ces curistes se chargeaient de remplir ses bidons, sans qu'il fasse la queue, pour écourter son temps de

28. À titre indicatif, le salaire d'un ouvrier journalier est de 80 Dh.

29. Qui n'est pas uniquement lié aux « bains de sable » mais qui y contribue. La sédentarisation des nomades de la région d'Ouzina y participe aussi depuis les sécheresses.

30. Aujourd'hui la pratique est plus familiale.

présence. Une situation d'autant plus gênante que durant la période estivale, les tours d'eau à la source sont fréquents en raison de la chaleur. Au total, l'affluence des femmes à la source allongeait considérablement le temps d'attente. L'intrusion des premiers curistes, qui plus est des hommes arabophones³¹ était donc très mal vécue par les femmes. À cela s'ajoutait le fait que les curistes étaient plutôt des hommes mariés, alors que le puisage de l'eau est majoritairement effectué par des jeunes filles célibataires. Bref, cette confrontation inhabituelle était très perturbante. L'était alors tout autant le fait de laisser entrer des « étrangers » dans sa maison, espace intime. Les plus âgées étaient les plus opposées à l'intrusion des curistes, hommes et femmes confondus, s'imaginant se trouver nez à nez avec un étranger. On pouvait entendre « c'est honteux de louer sa maison ». De plus, les curistes du début des années 1990 adoptaient parfois dans le village des tenues vestimentaires alors considérées comme indécentes et inappropriées comme le port du short et du survêtement. Les relations étaient aussi tendues du fait de l'attitude hautaine de certains urbains à l'égard des habitants du village.

Tout ceci s'est peu à peu modifié au cours du temps. En raison des relations qui se sont parfois nouées entre les curistes et les familles de Merzouga, créant des liens quelque fois étroits (échanges de services, hébergement dans les villes des curistes, etc.). On a assisté au désenclavement de la région qui a vu des circulations et des échanges avec l'extérieur plus nombreux. De nouveaux rapports en ont découlé entre visiteurs/curistes et visités illustrant pleinement les nouvelles formes de médiation du patrimoine, ici environnemental, par les locaux.

Aussi, en quelques années, la pratique encore très limitée s'est développée avec une rapidité surprenante. Selon certains, c'est l'efficacité du traitement et le bouche à oreille qui a permis un tel développement. Pour d'autres, il s'agit d'une pure « invention » pour attirer les touristes.

Du fait de l'augmentation de la fréquentation, il a fallu mieux encadrer les demandes tout en diversifiant les offres. Les Merzougui insistent sur l'importance d'aller voir son médecin traitant avant de pratiquer les « bains de sable » car de nombreux décès sont survenus ces dernières années. Le dispensaire de Merzouga se voit aussi attribuer la présence d'un ou deux médecins généralistes pour répondre aux besoins des curistes³².

-
31. Les curistes parlent l'arabe alors qu'à Merzouga la langue utilisée est le berbère. Au début des années 1990, beaucoup de femmes et de jeunes filles non scolarisées ne parlaient pas l'arabe.
 32. Le reste de l'année le dispensaire de Merzouga ne dispose pas toujours d'un médecin mais d'un infirmier et d'aides soignantes.

Le choc thermique pouvant être violent, il est aujourd'hui conseillé aux plus fragiles d'attendre la fin de l'après midi, lorsque la chaleur est moins forte. Il est recommandé aux curistes de boire beaucoup durant le bain, de l'eau à température ambiante. Autrefois, le discours était différent, il convenait de rechercher la chaleur la plus intense, seuls quelques verres de thé chaud étaient permis. Le principe étant de retirer l'eau contenue dans les os, il n'était pas question de boire autre chose qu'un liquide chaud.

La mise en avant de la pratique « expérientielle » du patrimoine saharien, sable et chaleur permet aux Merzougui de développer des discours sur les bienfaits du climat en insistant sur les vertus de la dessiccation. Ce n'est pas seulement le sable qui guérit désormais ce sont aussi les plantes médicinales sahariennes et la nourriture. Là encore, les aliments issus de produits secs sont mis en valeur pour leurs vertus. Les bénéfiques des dessiccations alimentaires (viandes, légumes et fruits) sont évoqués comme un régime parallèle qui vient parachever les bienfaits de la cure. Dans la région, on relève habituellement la mise en valeur de tous les produits secs, qu'il s'agisse de l'alimentation (viande séchée, légumes, nourriture spécifique pour le bétail, etc.), des thérapeutiques (brûlures au soufre, fumigations), ou encore de l'esthétique corporelle et des rapports de séduction : parfums à brûler et colliers odoriférants où seule l'odeur dite « sèche » (référence faite aux supports odoriférants) caractérise la « bonne odeur ». Ces préférences sont alors énoncées aux curistes comme pleinement liées à la bonne santé des Sahariens et aux vertus de leur climat.

La mise en exergue de ces qualités environnementales fait partie des avantages que le curiste doit ressentir en pratiquant ce tourisme de santé. On voit ainsi, depuis quelques années, se développer la vente de lait de chamelle, dont on vante les qualités thérapeutiques, un lait susceptible de soigner les maux d'estomacs et l'anémie. Tout comme la viande de dromadaire, plus gouteuse, moins grasse et plus saine que la viande de bœuf. L'image du dromadaire, animal saharien par excellence est très intéressante, elle passe d'un objet de monture récréatif (à l'usage des Occidentaux) à un usage ici pleinement et exclusivement thérapeutique. Les moutons élevés par les nomades aux alentours de l'Erg Chebbi sont aussi valorisés car ils ne mangent que des herbes « sèches » du désert, dans ce discours l'alimentation devient thérapeutique. Ce sont les produits du désert qui soignent au-delà du sable.

Il se crée ainsi une mise en valeur de l'environnement saharien alors qu'il était jusqu'ici mal considéré et plutôt délaissé par les Marocains.

La créativité des Sahariens en direction d'un tourisme intra-national mettant à l'honneur l'environnement se développe et se déplace, les aspects contemplatifs et paysagers sont désormais moins présents. C'est le sable et le soleil, les propriétés absorbantes du sable et de la chaleur qui sont au cœur des discours : sablothérapie, *sabulum* thérapie, psammatothérapie et autre arénothérapie comme on peut le lire sur les sites internet de quelques auberges. Désormais, plusieurs hôtels se spécialisent dans la réception des curistes, lesquels semblent toutefois préférer demeurer au village, dans des habitations.

Perceptions, images et représentation du curiste

J'ai montré ailleurs comment la dénomination des curistes a longtemps été peu flatteuse (Gélard, 2013a). La plus courante employée est celle de « poisson de sable » (*islman n-talght*), en référence au *Sincus sincus*, sorte de lézard qui se déplace dans le sable à la façon d'un poisson (Figures 10 et 11). La comparaison animalière choisie n'est pas flatteuse mais le dégagement du curiste du sable après immersion rappelle la sortie de l'animal. L'appellation connue aujourd'hui de la plupart des curistes est remplacée par le mot *chghchman* qui est le terme amazigh pour désigner le *Scincus scincus* ou bien encore l'expression amazigh *äit ouzgal* « ceux qui s'enterrent » soulignant l'ironie d'une pratique comparée à un « auto-enterrement ». Si beaucoup à Merzouga et dans toute la région bénéficient des retombées financières, la dévalorisation verbale des « *chghchman* » perdure ; même si elle est moins forte, on continue de penser qu'ils ne comprennent pas grand chose au mode de vie saharien. L'ouverture de la région à ce tourisme thérapeutique intérieur contribue cependant à modifier les perceptions négatives des urbains envers les Sahariens. Ces derniers connaissent presque tous la vie urbaine (scolarisation, études supérieures, ou recherche d'emploi) contrairement aux urbains qui découvrent le lieu, les bienfaits du désert et de son climat. Les Merzougui l'ont bien compris en choisissant de développer l'offre des « bains de sable », autrefois si décriée. De nombreuses auberges ont longtemps refusé d'accueillir des curistes, au prétexte que le mélange avec la clientèle occidentale était trop complexe. Certains responsables d'auberge expliquant que les curistes ne respectaient pas toujours les lieux, « débarquaient dans leurs couvertures au bord de la piscine ! » et qu'il était très difficile de faire coexister curistes et touristes occidentaux.

En conclusion, le tourisme thérapeutique autrefois peu développé devient un enjeu économique majeur pour la région de Merzouga. Il a pleinement été créé par les habitants afin de combler la baisse de



Figures 10 et 11. Poisson de sable (*scincus scincus*). © Marie-Luce Gélard, avril 2013 et juillet 2000.

fréquentation des touristes occidentaux. On pourrait parler là d'une créativité compensatrice. Nous sommes assez loin des expériences touristiques interprétées comme créatrices de sensations nouvelles, il s'agit d'une nouvelle configuration locale qui mérite une attention particulière. En dehors de l'aspect financier plus intéressant est de voir comment de nouvelles relations se tissent entre des populations jusqu'ici séparées. Il ne s'agit pas seulement d'une distinction entre urbains et ruraux, distinction

qui n'a pas grande signification au Maroc du fait de la proximité des deux espaces, mais bien plutôt d'une modification de l'image des Sahariens et du désert.

L'image du visiteur et celle du visité se transforme mécaniquement du fait de cette nouvelle altérité que les « bains de sable » imposent désormais chaque année durant plusieurs mois. Une altérité qui est aussi faite d'une double proximité par rapport au tourisme occidental, celle d'une proximité physique par un vivre ensemble effectif au sein du village (qui n'existe pas avec le tourisme de désert et encore moins avec celui de masse) et une proximité culturelle (identité marocaine). Ce tourisme national toujours en pleine expansion impose de nouvelles relations. D'une part face à un espace où le patrimoine local environnemental devient l'objet de la médiation et d'autre part, face à une inversion des hiérarchies traditionnelles : urbanité et ruralité.

Le Sahara longtemps déprécié par beaucoup de Marocains issus des grandes villes du royaume devient un espace propice au bien être et à la guérison des corps meurtris par la vie urbaine. Il impose aussi une nouvelle image des « Sahraoui », ces proches longtemps perçus comme des « étrangers de l'intérieur ».

L'ouverture du désert à un tourisme thérapeutique national modifie les relations sociales et permet une reconfiguration économique de ces espaces longtemps délaissés.

Références

- Boulay, Sébastien, 2006, « Le tourisme de désert en Adrar mauritanien : réseaux “translocaux”, économie solidaire et changements sociaux ». *Autrepart*, 40 : 63-79.
- , 2009, « Culture nomade versus culture savante. Naissance et vicissitudes d’un tourisme de désert en Adrar mauritanien ». *Cahiers d’études africaines*, 193-194 : 95-122.
- Carlier, Omar, 2000, « Les enjeux sociaux du corps. Le hammam maghrébin (XIX^e-XX^e siècle) lieu pérenne, menacé ou recréé ». *Annales. Histoire. Sciences sociales*, 55 : 1303-1333.
- Coëffé Vincent *et al.*, 2016, « Mens sana in corpore turistico : le corps “dé-routinisé” au prisme des pratiques touristiques ». *L’information géographique*, 2 : 32-55.
- Gaugue, Anne, 2009, « Du savoir ethnologique au produit touristique ». *Géographie et cultures*, 70 : <http://gc.revues.org/2333>
- Gélar, Marie-Luce, 2003, *Le pilier de la tente. Rituels et représentations de l’honneur chez les Aït Khebbach (Tafilalt)*. Paris, Maison des sciences de l’homme, Ibis Press.
- , 2013a, « Les “bains de sable” dans le Tafilalt. Pratiques et représentations de l’immersion des corps en contexte saharien ». *Techniques & Cultures*, 61 : 100-121.
- , 2013b, « Chaleur et dessiccation. Traitement du corps malade et esthétique ». Dans Marie-Luce Gélar (dir.), *Corps sensibles. Usages et langages des sens* : 229-244. Presses Universitaires de Nancy-Editions Universitaires de Lorraine.
- , 2016, « Alimentation, thérapeutiques et rapports de séduction en contexte saharien (Sud-Est marocain) : la valorisation du sec ». *Les cahiers d’EMAM. Etudes sur le Monde Arabe et la Méditerranée*, sous presse.
- Grégoire, Emmanuel, 2006, « Tourisme culturel, engagement politique et actions humanitaires dans la région d’Agadès (Niger) ». *Autrepart*, 4(40) : 95-111.
- Hobsbawm, Eric et Terence Ranger (dir.), 1983, *The Invention of Tradition*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Picon-Lefebvre, Virginie et Chaouni, Aziza, 2012, *Desert tourism. Tracing the fragile edges of development*. Cambridge, Harvard University.
- Programme de l’Unesco, 2003, « Le Sahara des cultures et des peuples. Vers une stratégie pour un développement durable du tourisme au Sahara dans une perspective de lutte contre la pauvreté ». Paris, UNESCO.
- Programme des Nations Unies pour l’Environnement (PNUE), 2006,

Tourisme et Déserts : guide pratique pour gérer les impacts environnementaux et sociaux du tourisme dans les déserts. Paris, PNUE

Raymond, Crispin, 2007, « Creative tourism New Zealand : The practical challenges of developing creative tourism ». Dans Greg Richards et Julie Wilson (dir.), *Tourism creativity and development* : 145-157. Londres, Routledge.

Richards Greg et Crispin Raymond, 2000, « Creative tourism ». *ATLAS News*, 23 : 16-20.